Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 25

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [suite]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213993

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Toutes les tristesses de votre cœur se dissipent à ses regards, comme les neiges au soleil. Votre âme se fond à son sourire.

Ses yeux, brillants de gaieté, — la gaieté de vivre, — éclairent, autour de vous, toutes choses, même une chambre d'exil.

Lorsque l'enfant rit, le ciel rit : tout est sérénité, lumière, joie. On devient calme, on devient fort, on devient bon, on devient inébranlable dans la justice, on devient plein de bienveillance et d'amour.

* * *

Le regard de l'enfant donne à votre esprit la patience nécessaire pour attendre que le triomphe de l'iniquité ait son terme et que le droit soit rétabli.

Le regard de l'enfant guérit toutes vos plaies.

Les petites mains de l'enfant soulèvent le poids sous lequel votre cœur était accablé. Elles l'emportent, sans le savoir en se jouant. Une seule de leurs mignonnes caresses apaise la sourde blessure.

Lorsque vous portez votre enfant, — doux fardeau, qui vous rend léger ! — il met ses petits bras autour de vous ; c'est lui qui vous porte.

Il vous enlève dans les espaces bleus de l'espérance, au-dessus des nuages, au-dessus des douleurs.

* * *

Enfant ! source de consolation, de joie, de vie ! On lui donne la naissance et il vous la rend, car il fait renaître votre âme de ses cendres, de ses débris...

Il la ranime, il la recrée, il la transporte. Avec ses petits cris d'oiseau joyeux, il semble lui donner des ailes.

Profond mystère, féconde joie, réciprocité de la vie : le fils régénère le père et la mère, il les crée à son tour ! Emile DESCHANEL.

Le coup du mouchoir. — Lorsqu'on partage trois décis avec ***, au moment de régler l'écot, il sort invariablement son mouchoir, se mouche, le remet dans sa poche et fait mine de chercher son portemonnaie.

— Mais, laissez-donc, c'est réglé, fait son commensal, qui, pendant tout ce manège a eu largement le temps de payer sans contestation la consommation.

— Ah ! non, c'est pas juste, dit *** avec un air contrarié. Enfin, ce sera à moi de payer la prochaine fois.

C'est comme l'enseigne du barbier : « Demain, on rasera gratis ! ». — V. P.

CONFIDENCES FÉMININES

Les dames sont très curieuses de connaître l'avis de leurs semblables sur n'importe quelles questions. Et leur curiosité s'avive en raison de la notoriété de la confidente.

Or Gyp, la spirituelle romancière, a justement griffonné dans un album ses confidences. Elles ne manquent pas de piquant. Les voici :

Le principal attrait de mon caractère ? Ne pas « m'gober ! » — La qualité que je préfère chez un homme ? La bonté. — La qualité que je préfère chez une femme ? La simplicité. — Ma qualité favorite ? La bonhomie. — Mon principal défaut ? La confiance. — Mon occupation préférée ? Monter à cheval. — Mon rêve de bonheur ? La solitude. — Quel serait mon plus grand malheur ? Vivre longtemps. — Ce que je voudrais être ? Jolie. — Le pays où je désirerais vivre ? Le pays bleu. — La couleur que je préfère ? Le blanc. — La fleur que je préfère ? L'œillet jaune. — L'animal que je préfère ? L'âne. — L'oiseau que je préfère ? Le moineau. — Mes auteurs favoris, en prose ? Maupassant. — Mes poètes favoris ? Heine, Baudelaire, Bouchor. — Mes peintres favoris ? Les modernes. — Mes compositeurs favoris ? Berlioz, Saint-Saëns, Offenbach. — Mes héros favoris dans la fiction ? Dominique. — Mes héroïnes favorites dans la fiction ? Boule-de-Suif. — Mes héros favoris dans la vie réelle ? Les forts. — Mes héroïnes favorites dans la vie réelle ? Les résignées. — Boisson et nourriture que je préfère ? Le lait et les fruits. — Mes noms favoris ? Ceux de mes amis. — Ce que je déteste le plus ? Le panache et l'étiquette. — Caractères historiques que je méprise le plus ? M. Thiers. — Le fait militaire que j'admire le plus ? L'enlèvement des Sabines. — La réforme que j'estime le plus ? ???... — Le don de la nature que je voudrais avoir ? L'insouciance. — Comment j'aimerais mourir ? Tôt et vite. — Etat présent de mon esprit ? L'embêtement ! — Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence ? Les miennes. — Ma devise ? Et puis après ? Signé : *GYP*.

Le moteur. — Trois enfants jouaient « à l'automobile », avec un petit char.

— Henri, dit l'un des enfants à son petit camarade, mets-toi devant, tu feras le moteur, toi qui sens mauvais. — V. P.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

16 PAR

RODOLPHE TŒPFFER

C'est à peine si, dans ce lieu écarté, je me croyais en sûreté contre les atteintes de la justice. Je tournais sans cesse ms regards du côté de la grande route, et chaque fois que des bestiaux, un âne, quelque chariot, y soulevaient un peu de poussière, je m'imaginais voir toute la gendarmerie lancée à ma poursuite dans toutes les directions. Cette angoisse me préoccupant de plus en plus, je pris un parti décisif : c'était de poursuivre ma route du côté de Lausanne, où mon oncle faisait un séjour. Je me remis donc en marche.

A tout âge, c'est une chose triste que l'exil ; mais, pour l'enfant, qu'il est voisin du deuil paternel ! Trois lieues à peine me séparaient de ma ville natale, et il me semblait qu'abandonné au sein du vaste univers, j'eusse perdu tout appui, tout asile. Aussi suivais-je, le cœur bien gros, la rive de ce lac si riant jadis à voir de ma fenêtre. A mesure que je méloignais, moins dominé par la crainte, ces sentiments prenaient sur moi plus d'empire, et deux ou trois fois m'étant assis sur le bord de la route, ma tristesse devint si forte que je fus tenté de rebrousser chemin et d'aller implorer le pardon de mon maître.

Il était trop tard. D'ailleurs, à force de marcher, j'allais me trouver bientôt aussi près de Lausanne que de Genève, de mon oncle que de M. Ratin. Cette circonstance ranimait puissamment mon courage ; le calme renaissait en moi ; déjà je recommençais à songer à la jeune miss et à renouer le fil des tendres rêveries qui m'avaient charmé la veille à la même heure. Au milieu de cette nature enchantée, son image se présentait à mon cœur plus douce encore ; elle s'y associait à la pureté des cieux, aux teintes vaporeuses des monts, à la fraîcheur de ces beaux rivages, et l'exil perdait sa tristesse.

Que de sève dans l'adolescence ! Est-ce bien moi que je viens de peindre ? Est-ce bien moi ce jeune garçon qui suit la rive d'un pied léger, regardant avec amour l'azur des flots, les côtes vertes de la Savoie, l'antique manoir d'Hermance, peuplant l'air et l'espace du vif sentiment qui le domine ?

Au crépuscule, je me détournai de la route pour demander asile chez des paysans, qui acceptèrent en retour l'unique pièce de monnaie que je possédasse. Je partageai leur soupe et leur gîte rustique, et le lendemain, au point du jour, je les quittai pour continuer mon voyage.

J'étais parti sans casquette ; les rayons du soleil levant brûlaient mon visage. Aussi m'arrêtai-je sous le porche des fermes, pour y goûter quelque fraîcheur, jusqu'à ce que le regard des métayers ou des passants me chassât de ces retraites. En effet, je redoutais toujours que quelque soupçon des crimes que j'avais commis ne fût le motif de cette curiosité, dont ma jeunesse et mon bizarre accoutrement étaient l'unique cause.

Après le tranquille village d'Allaman, on voit sur la gauche de la route de magnifiques chênes qui forment la lisière d'un grand bois. De dessous ces ombrages, l'œil, planant sur toute l'étendue du lac, s'arrête, du côté du Valais, contre les majestueuses parois des Alpes, ou, tourné vers Genève, se promène mollement sur une suite de cimes douces et lointaines, dont les dernières se confondent avec les plages du ciel. Je ne pus résister aux charmes de cet ombrage, et j'allai m'y établir pour y manger le morceau de pain noir dont les paysans m'avaient pourvu.

Je songeais au plaisir de me jeter bientôt dans les bras de mon oncle. Ce désir était si pressant, si extrême, qu'à la seule pensée qu'il pût être déçu, je m'abandonnais au découragement.

« Mon oncle ! mon bon oncle ! disais-je le cœur gonflé d'attendrissement, que je vous voie seulement, que je vous parle... que je sois où vous êtes !

* * *

En ce moment, une voiture de voyage passait sur la grande route, traînée par six chevaux de poste dont le galop soulevait un long tourbillon de poussière. Le postillon faisait claquer son fouet, tandis que les domestiques dormaient nonchalamment sur les sièges. Cette voiture avait déjà dépassé d'environ deux cents pas l'endroit où j'étais assis, lorsqu'elle s'arrêta, et un des domestiques, étant descendu, se dirigea vers moi.

J'allais m'enfuir, lorsque je crus reconnaître John, le domestique de la jeune miss.

« Êtes-vous, me dit-il, le jeune homme qui a disparu hier de la maison de Saint-Pierre ?

— Oui, lui dis-je.

— Alors, suivez-moi.

— Où ?

— Vers la voiture. Votre maître est dans un bel état, allez !

— Où est-il mon maître ?

— Il vous cherche par les quatre chemins... petit drôle ! »

Ces mots me donnèrent quelque soupçon que M. Ratin pouvait s'être joint aux voyageurs, en sorte que je me refusais à suivre John, lorsque je vis de loin une robe blanche descendre de la voiture. Je me levai aussitôt, et je me mis à courir vers la jeune miss pour ne pas l'obliger à marcher sur cette route poudreuse ; mais quand j'approchai, la honte et l'émotion me firent ralentir le pas, et je finis par m'arrêter à quelque distance d'elle.

« Vous êtes monsieur Jules, n'est-ce pas ? me dit-elle d'un ton affable.

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! comme le soleil vous brûle ? montez, je vous prie, dans la voiture... Votre maître est fort en peine, et j'ai bien du plaisir que nous vous ayons rencontré....

— Montez, mon ami, dit le vieillard, qui avait mis la tête à la portière, montez ; nous causerons un peu de votre affaire... Vous devez être fatigué ? »

Je montai, et la voiture repartit aussitôt.

J'étais dans un état d'ivresse qui m'ôtait la parole. Le bonheur, le trouble, la honte, faisaient battre mon cœur et coloraient d'une vive rougeur mon visage halé. Je tenais encore le reste de mon pain noir.

« Vous n'avez pas fait bien bonne chère, à ce que je vois, me dit le vieillard. De quel hôtel sortez-vous, je vous prie ? »

(*A suivre.*)

L'actualité au Grand Théâtre. — Ce soir, samedi, et demain soir, dimanche, au Grand Théâtre, M. Bonarel nous donne une pièce toute nouvelle pour nous, dont le titre : « *Alsace* », est comme un drapeau de revanche claquant, au vent vibrant de la plus poignante actualité. Aussi bien ne faut-il pas s'étonner de l'empressement du public et de ses applaudissements chaleureux aux scènes qui évoquent l'idée du terrible drame qui se joue, en ce temps, sur la vaste scène du monde. Les interprètes sont Mme Thési Borgos, M. Rivière et toute la troupe de la Comédie de Lausanne.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.